

Revue
de l'**histoire**
des **religions**

Revue de l'histoire des religions

2 | 2011
Religion, secret et autorité

« Dieu vous bénisse et vous protège ! ». La correspondance secrète du chef de la mafia sicilienne Bernardo Provenzano (1993-2006)

“May God bless you and protect you !”. Sicilian Mafia Boss Bernardo Provenzano's Secret Correspondence (1993-2006)

Deborah Puccio-Den



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7778>

DOI : 10.4000/rhr.7778

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 307-326

ISBN : 978-2200-92720-2

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Deborah Puccio-Den, « « Dieu vous bénisse et vous protège ! ». La correspondance secrète du chef de la mafia sicilienne Bernardo Provenzano (1993-2006) », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7778> ; DOI : 10.4000/rhr.7778

Tous droits réservés

DEBORAH PUCCIO-DEN

Centre national de la recherche scientifique
(Groupe de sociologie politique et morale - Institut Marcel Mauss, UMR 8178)

**« Dieu vous bénisse et vous protège ! »
La correspondance secrète du chef de la
mafia sicilienne Bernardo Provenzano
(1993-2006)**

« Dieu vous bénisse et vous protège ! » C'est par cette formule que s'achèvent toutes les lettres envoyées par Bernardo Provenzano aux différents membres de l'association mafieuse Cosa nostra, pendant la période où il la dirigea, de 1993 à 2006. Ces textes secrets, aujourd'hui disponibles pour les chercheurs, nous incitent à poser plusieurs questions. À travers quelles stratégies cet homme sanguinaire s'est-il imposé comme le chef charismatique de la mafia sicilienne ? Quel usage de l'écriture a permis à Provenzano de devenir omniscient et omnipuissant ? Comment ce « mafieux » a-t-il manipulé les pouvoirs de l'écrit pour construire son autorité spirituelle ? À travers ce corpus épistolaire, c'est aussi le lien paradoxal entre mafia et religion que cette étude voudrait contribuer à éclairer.

**“May God bless you and protect you !”
Sicilian Mafia Boss Bernardo Provenzano’s Secret
Correspondence (1993-2006)**

“May God bless you and protect you !” This expression concluded all the letters sent by Bernardo Provenzano to the various members of the Cosa nostra during the period of his directorship (1993-2006). These secret texts, available today for researchers, force us to ask several questions : how did this bloodthirsty man manage to impose himself as the charismatic boss of the Sicilian Mafia ? In what way did he manipulate writing in order to become omniscient and omnipotent ? How did this Mafioso handle the powers of writing to construct his spiritual authority ? Through the corpus of his letters, I also wish to explore the paradoxical link between Mafia and religion.

Dans *Secret et sociétés secrètes*¹, Georg Simmel s'interroge sur la transmission interpersonnelle des informations au sein de groupes sociaux – telles les « sociétés secrètes » – d'où les textes sont bannis, exclusion faite des aide-mémoires produits, justement, par l'interdiction d'écrire. Le sociologue allemand postule que c'est, précisément, cette absence de « textes objectifs » qui crée des relations étroites entre les membres de ce type de société, en reliant chacun d'entre eux à l'autorité qui émet et transmet oralement des normes morales. La force de ces relations interpersonnelles – parmi les membres ou entre chaque membre et son chef – rendrait inutile la fixation des contenus par écrit. Dans ces conditions, soutient-il, la présence de textes risquerait même de dissoudre le lien social.

Les échanges de lettres, appelées *pizzini*, que les membres de l'association secrète de type mafieux nommée Cosa nostra² ont entretenus avec Bernardo Provenzano, durant la période où il en assura la direction, de 1993 à 2006, suggèrent, au contraire, que la vie en clandestinité implique la nécessité de produire, de transmettre et de faire circuler secrètement des messages écrits. Il est vrai que Simmel ménage une place à part au commerce épistolaire, mais il le fait en vertu du rapport singulier que la lettre instaure entre le mandataire et le destinataire – rapport, affirme-t-il, entre deux subjectivités différenciant cette forme de communication personnelle de l'objectivité du texte. Les pratiques que nous examinerons dans cet article contredisent ce principe, car elles instaurent un usage collectif de l'écriture qui, tout en gardant son caractère secret, n'en reste pas moins objectif (au moins dans l'intention du scripteur). Elles montrent que les écrits, loin de dissoudre le lien social, sont les supports de toutes les activités et transactions qui lient les mafieux entre eux et les relient à leur chef.

1. Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, Strasbourg, Circé, 1996.

2. Comme l'a précisé le repenté Tommaso Buscetta : « Le mot "mafia" est une création littéraire. Les vrais mafieux sont tout simplement appelés "hommes d'honneur". Leur association secrète s'appelle "Cosa nostra" ». Cf. Pino Arlacchi, *Addio Cosa nostra. I segreti della mafia nella confessione di Tommaso Buscetta*, Milan, Biblioteca Universale Rizzoli, 1994, p. 15.

À partir de ces documents, inédits en France³, nous nous interrogerons sur les stratégies épistolaires que celui qui fut le centre propulseur de cette correspondance a mobilisées pour fabriquer les instruments de son pouvoir et sur l'efficacité sociale de ce recours à l'écrit pour exercer une autorité de type spirituel au sein de l'association Cosa nostra. Ce sera là une manière d'éprouver, dans le cadre théorique de la performativité du langage, la place que tient l'écriture, et particulièrement l'écriture épistolaire comme un mode d'action politique⁴.

LA MAFIA : UNE SOCIÉTÉ « SANS ÉCRITURE » ?

Selon la reconstruction judiciaire effectuée en 1986, à l'occasion du *Maxi-processo* – premier procès intenté aux membres de l'association de type mafieux Cosa nostra –, cette dernière est définie comme une société secrète dépourvue de statuts et de listes d'appartenance, disciplinée par des règles qui se transmettent oralement. Jusqu'au début des années 1990, pour les affiliés de cette organisation secrète, mettre par écrit la nature, la structure et le caractère hiérarchisé de la mafia sicilienne – comme magistrats, journalistes et législateurs ont essayé de le faire à leur corps défendant – était un acte d'agression qui méritait d'être puni par la mort. Aussi, à l'intérieur de Cosa nostra, les transgressions à l'impératif du non écrire ont-elles été sévèrement sanctionnées.

Or, s'il est vrai que « la vie sociale est *dans l'écriture*⁵ », la réputation que les « hommes d'honneur » semblaient éprouver à l'égard

3. Je remercie vivement le substitut du procureur Maurizio De Lucia, magistrat ayant participé aux enquêtes conduisant à l'arrestation de Bernardo Provenzano (11 avril 2006), de m'avoir fourni un corpus de *pizzini*, sortis du secret d'instruction, permettant de fonder cet article et dont mes citations à venir sont tirées. Les nombreux entretiens qu'il m'a accordés, depuis octobre 2005, ont sensiblement enrichi mes connaissances sur la mafia sicilienne.

4. La théorie de la performativité du langage (John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970) a été revisitée et repensée dans son rapport à l'écriture par Béatrice Fraenkel. Parmi ses nombreux écrits, voir : « Actes d'écriture. Quand écrire c'est faire », *Langage et société*, 121-122/2007, p. 101-112. Sur la force performative de la lettre comme instrument du pouvoir, voir Yves Cohen : « Des lettres comme action : Staline au début des années 1930 vu depuis le fonds Kaganovič », *Cahiers du monde russe*, 3/1997, p. 307-345.

5. Daniel Fabre, « Seize terrains d'écriture », in Daniel Fabre (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 2 (l'italique est de l'auteur).

de l'écrit a été la pierre angulaire de la construction de la mafia en « barbarie » ou en « subculture ». Ainsi, au lieu d'être pensés dans leurs relations, Cosa nostra et l'État italien ont été renvoyés dos à dos, telles des civilisations « sans » ou « avec écriture ». La conséquence de l'application de ce « grand partage⁶ », conçu pour distinguer les sociétés occidentales des sociétés exotiques, à deux institutions coexistant dans le même espace, a été l'archaïsation de la mafia. Cette opération, idéologique et politique à la fois, a empêché d'apercevoir les échanges reliant des formes sociales qui, pour se combattre, ont besoin de se connaître mutuellement, parfois même de s'adapter l'une à l'autre. Ainsi, à l'opposé de l'institution judiciaire, temple de l'écrit, la mafia a-t-elle été décrite comme le sanctuaire de l'oralité, tout comme le mafieux, illettré, si ce n'est analphabète, a été opposé au magistrat, homme de cet univers lettré par excellence qu'est le droit écrit. On a donc affirmé qu'au sein de Cosa nostra, seule la parole donnée, la « parole d'honneur », engage à vie. Pourtant, le rite d'initiation mafieux est calqué sur le mythe qui confère à la signature son caractère performatif⁷ et sa valeur métaphysique : le pacte avec le diable. Voyons cela de plus près avant de déterminer comment la manipulation mafieuse de l'écriture s'est articulée aux modalités de communication orales pour définir une nouvelle forme de « pacte » et un nouveau statut de chef au sein de Cosa nostra.

DE L'INITIATION

Ce fut au même juge, Giovanni Falcone, qui, dans la perspective de rendre intelligible la logique des actes mafieux, prit le premier au sérieux les aveux des « repentis⁸ », d'opérer un renversement de regard sur ce rituel dont une très vaste littérature assimilant Cosa

6. Sur l'écriture comme élément fondamental du « grand partage » entre primitifs et civilisés, voir Gérard Lenclud, « Le grand partage ou la tentation ethnologique », in Gérard Althabe, Daniel Fabre, Gérard Lenclud (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1992, p. 15-16.

7. Sur la force performative de ce signe : Béatrice Fraenkel, *La Signature. Genèse d'un signe*, Paris, Gallimard, 1992.

8. On nomme « repentis » les « hommes d'honneur » qui, reniant leur passé, collaborent avec la justice.

nostra à une société « primitive » avait pointé le caractère « superstitieux » :

On peut en sourire comme d'un cérémonial archaïque ou le considérer comme une véritable farce. Il s'agit, au contraire d'un fait extrêmement sérieux, qui imprègne l'initié pour toute sa vie. Entrer dans la mafia équivaut à se convertir à une religion : on ne cesse jamais d'être prêtre, ni mafieux⁹.

Vérifions la pertinence de cette assertion en examinant l'initiation du repenté Antonino Calderone. La scène se déroule à Catane, en 1962. Chaque candidat est accompagné par son « parrain », personnage qui effectue les gestes rituels :

L'oncle Peppino demanda à Calderone : – Avec quelle main tires-tu ? – et il piqua avec une épingle à nourrice l'index de la main qu'il lui avait indiquée, afin de verser quelques gouttes de son sang sur une petite image sacrée : c'était la Vierge de l'Annonciation, la patronne de Cosa nostra [...]. L'oncle Peppino mit feu à l'image et Calderone dut la garder entre ses mains en conque, et dut en supporter la brûlure jusqu'à ce qu'elle fût entièrement réduite en cendres. Dans ce même temps, il prononçait son serment. Il jura d'être toujours fidèle aux "commandements" de Cosa nostra. S'il les avait trahis, il aurait brûlé comme cette image sacrée¹⁰.

Arrêtons-nous sur quelques détails de ce rituel qui s'est gardé quasiment intact depuis la fin du XIX^e siècle¹¹. Interprétations savantes et exégèses indigènes coïncident en assimilant ce « rite de passage » au baptême chrétien. Il est vrai que le mafieux, appelé « filleul », accède à un nouvel état par la médiation de son « parrain », état irréversible signifié par l'altération de l'image de la Vierge à laquelle l'initié est identifié. Un rapport de consanguinité spirituelle est créé par cette cérémonie, rapport qui primera désormais sur les relations de parenté biologique. Mais, à bien y regarder, le lien principal institué par ce rite n'est pas celui, vertical, entre parrain et filleul. C'est celui qui, horizontal, unit tous les initiés *cumminati* (« combinés »)

9. Giovanni Falcone, Marcelle Padovani, *Cose di Cosa nostra*, Milan, Rizzoli, 1991, p. 94. Toutes les traductions de textes en italien ont été effectuées par moi-même.

10. Pino Arlacchi, *Gli uomini del disonore. La mafia siciliana nella vita del grande pentito Antonino Calderone*, Milan, Mondadori, 1992, p. 156-159.

11. Diego Gambetta, à la fin de son ouvrage *La mafia siciliana, Un'industria della protezione privata*, Turin, Einaudi, 1992, donne un florilège de descriptions dont la plus ancienne remonte à 1884. Toutes les variantes du rite initiatique citées ici sont tirées de ces annexes.

le même jour ; associés dans le sens presque chimique de ce verbe *cumminari*, « combiner », qui désigne le procédé initiatique ; devenus « frères » par cette *punciuta* (« piqûre ») à laquelle le rituel se résume. Les paroles de l'officiant d'un rite d'initiation, décrit en 1992 par le repenté Leonardo Messina, sont explicites sur ce point : « Il me rappela aussi que, à partir de ce moment, mes frères étaient les membres de Cosa nostra, et que les intérêts de Cosa nostra étaient supérieurs même à mes propres intérêts personnels ou à ceux de ma famille charnelle¹². » Et, dans certaines variantes de la *combinazione*, la « combinaison » prend la forme explicite d'un mélange de sang entre initiés. Un autre « rite de passage » chrétien est donc évoqué par ce pacte de sang : la communion. Elle éclaire d'un nouveau jour l'image ensanglantée de la Vierge de l'Annonciation qui, dans la théologie chrétienne, annonce déjà le mystère de la Croix. Commémoration du repas que Jésus a partagé avec ses disciples la veille de la Passion, la communion actualise le sacrifice christique que chaque mafieux s'engage à revivre sur sa propre chair : « De même que cette sainte brûle avec ces quelques gouttes de mon sang, de même je verserai tout mon sang pour la confrérie », jure l'initié. Cette formule identifie, une fois de plus, l'initié à la Vierge. Cette identification, suggérée par le rituel sicilien, est explicite pour la mafia calabraise, l'Ndrangheta, dénommée par ses membres *Mamma Santissima* (« Très sainte mère ») ou *Santa* (« Sainte ») comme abréviation de *Santissima Annunziata* (« Très sainte Vierge de l'Annonciation »)¹³ et où la même appellation, *Mammasantissima*, s'applique aussi aux membres de l'organisation¹⁴. Unis par le sang, ces derniers partagent aussi le même nom.

La prégnance de ce lien fraternel émerge aussi de la scène d'initiation racontée par l'écrivain sicilien Luigi Natoli. Son *Histoire des Beati Paoli* a été publiée au début du xx^e siècle. Les mafieux la connaissent et s'y réfèrent comme au mythe d'origine de leur association lorsque, dans leurs discours justificatifs, ils prennent pour modèle cette secte mythique du xviii^e siècle qui avait pour mission de venger les victimes, de défendre les faibles et de punir les

12. Alessandra Dino, *La mafia devota. Chiesa, religione, Cosa nostra*, Rome-Bari, Editori Laterza, 2008, p. 62.

13. *Ibid.*, p. 55.

14. Silvia Di Lorenzo, *La grande Madre Mafia. Psicoanalisi del potere mafioso*, Parme, Pratiche Editrice, 1996, p. 45.

injustices. Cette idéologie est transmise à l'occasion du rituel initiatique. Salvatore Cucuzza raconte que lors de son initiation : « On m'expliqua ce qu'était la mafia à cette période, et qu'elle avait des racines très profondes [...] ; on fit même mention des anciens Beati Paoli¹⁵. »

Dans le roman de Natoli, le néophyte est conduit dans une caverne sous la ville de Palerme, ornée comme un sanctuaire : « “Vous vous appelez Andrea Lo Bianco ?” demande le chef. “Oui illustrissime seigneur”. “Ici, il n'y a pas d'illustrissimes ; seulement des frères” », lui rétorque l'officiant. Après cette précision et une fois pratiquée une incision en forme de croix sur le bras de l'initié¹⁶, l'initiant y trempe une plume et la lui tend, lui demandant de s'engager sur les Évangiles à garder le secret sur la « vénérable société » : « D'une main ferme, Andrea traça une grande croix au bas de la page qu'on lui montrait et dit : “Je le jure ; et que cette croix écrite avec mon sang signe ma condamnation si je me soustrais à mes obligations” ». Et le Beato Paolo de conclure : « Dieu est grand ! Dieu est grand !... Dieu a envoyé à nous cet homme pour que la justice s'accomplisse, pleine et entière¹⁷. »

La pratique « d'écrire avec son sang un vœu ou une profession de foi » est bien attestée dans le christianisme¹⁸. Mais lorsque le sang sert au signataire comme de l'encre pour sceller son engagement, nous basculons des usages chrétiens aux pactes diaboliques¹⁹. « Il suffit du premier bout de papier qui se rencontrera ; tu signeras avec une petite goutte de sang », dit Méphistophélès au *Faust* de Goethe²⁰. L'indifférence au papier utilisé pour stipuler le contrat est réaffirmée dans une des formules du rituel initiatique mafieux,

15. A. Dino, *La mafia devota, op. cit.*, p. 63.

16. Rappelons que les membres des 'Ndrine calabraises, appelés Vangelisti (« évangelistes ») sont marqués eux aussi par une croix incisée sur leur épaule : *ibid.*, p. 55.

17. Luigi Natoli, *Le Bâtard de Palerme. Histoire des Beati Paoli*, t. I (traduit de l'italien par Maruzza Loria et Serge Quadruppani), Paris, Métailié, 2000, p. 127-129.

18. Jean-Pierre Albert, *Le Sang et le Ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*, Paris, Aubier, 1997, p. 387-388.

19. Gábor Klaniczay, Ildikó Kristóf, « Écritures saintes et pactes diaboliques. Les usages religieux de l'écrit (Moyen Âge et Temps modernes) », *Annales. Histoire, Sciences sociales* : « Pratiques d'écriture », 4-5/2001, p. 947-980.

20. Je cite ici la traduction du *Faust* de Goethe d'Henri Blaze, Paris, Charpentier, 1840, p. 66.

qui dissocie l'image de son support : « Comme papier je te brûle, comme sainte je t'adore²¹. » Mais bien qu'exorcisé par son commentaire, ce geste reste iconoclaste. La dimension blasphématoire de ce rite est plus claire dans l'étrange cérémonie initiatique des *Fratuzzi* de Bagheria (province de Palerme) :

Le néophyte était emmené dans une grande salle, où un Christ était pendu. On lui donnait un pistolet et lui, sans trembler, devait lui tirer une balle, pour montrer que, de même qu'il avait tiré sur le Seigneur, il n'aurait pas eu de mal à tuer son frère ou son père, si la société l'avait voulu. Après quoi, le candidat était devenu un *fratuzzo* [petit frère].

De même que la Vierge de l'Annonciation annonçait le sacrifice du Christ, ce dernier préfigure ici le meurtre comme acte qui revivifie la communion mafieuse²². Les deux versions du même rituel, superposés, posent une équivalence entre signer avec son propre sang et tirer une balle – ce qui donne un nouveau sens au fait que le doigt piqué lors de l'initiation soit celui qui appuie sur la gâchette. Le premier homicide du mafieux constituera ainsi sa véritable initiation, anticipé par la présence d'armes dans la cérémonie initiatique et, parfois, décidé au cours de ce même rituel.

Mais si la mafia sicilienne s'est appropriée, en les détournant, les symboles de l'écrit, que se passe-t-il lorsque de l'usage métaphorique elle accède à l'usage réel de l'écriture ?

DU SANG À L'ENCRE

Comme toute institution, la mafia sicilienne a besoin de transmettre, de communiquer, de faire connaître son pouvoir – et ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de cette société secrète. Son usage symbolique des objets ou des corps objectivés d'animaux pour composer des messages intimidateurs est bien connu : un ex-voto en forme de cœur perforé avec une arme à feu, un cercueil vide, un oiseau mort, la tête tranchée d'un cheval, laissés sur le chemin de la personne à menacer, constituent une première mise en garde. S'il « ne veut pas comprendre », c'est sur son propre

21. Témoignage du repenté Leonardo Messina (1992), cité par A. Dino, *La mafia devota, op. cit.*, p. 52.

22. Les mafieux évoquent l'intensité émotionnelle à « verser ensemble le sang de la victime ». *Ibid.*, p. 72.

cadavre qu'un nouveau message sera inscrit. Le meurtrier imprime sa marque sur le corps de sa victime d'abord en le criblant de balles dont le nombre et l'emplacement ne sont jamais laissés au hasard, puis en le soumettant à un traitement métaphorique qui établit un lien entre la faute et la sanction puisant dans un répertoire codifié : on met de l'argent dans la bouche du voleur, un gros caillou entre les dents de celui qui a trop parlé, on coupe les organes génitaux à qui a déshonoré la femme d'un mafieux... Le meurtre transforme donc le corps de la victime en objet à lire et à interpréter²³, balisé de signes à déchiffrer. Cet ensemble de signes se prête à plusieurs opérations cognitives : à l'intérieur de Cosa nostra, les marques du meurtre servent à mettre en garde les transgresseurs potentiels de la sanction qu'ils encourent ; à l'extérieur, elles conduisent policiers, magistrats, médecins légistes et experts à élaborer des conjectures sur les coupables. De même que ces professionnels analysent la trace déposée sur le cadavre par le tueur comme une « signature » leur permettant d'identifier l'auteur du crime, de même les mafieux sont pris dans un système de signes leur permettant, tour à tour, d'assumer la responsabilité d'un acte délictueux ou de la rejeter sur autrui à travers des procédures de contrefaçon. Si la plume du magistrat est une arme²⁴, les armes utilisées par les hommes d'honneur « signent » les homicides. Signature individuelle qui ratifie, à chaque écoulement de sang, le pacte avec Cosa nostra ; signature collective à travers laquelle le mélange de sang du rituel initiatique aboutit à une communauté de meurtres²⁵. Mais pour qu'ils soient efficaces, ces signes doivent être interprétés oralement. Un assassinat n'est pas un geste qu'il faut garder secret. Bien au contraire, c'est un acte dont la signification doit éclater en public. Cette publicité, qui est la condition de son efficacité, per-

23. Cette conception est bien présente dans la tradition chrétienne, où les corps martyrisés ou stigmatisés sont une « page écrite par le Christ » : Giordana Charuty, « Les scènes du texte », in Brigitte Bapandier, Giordana Charuty (dir.), *Du corps au texte. Approches comparatives*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2008, p. 34.

24. Plusieurs chansons populaires siciliennes désignent la plume comme l'arme fatale que le magistrat empoigne contre le peuple.

25. La dimension à la fois individuelle et collective de l'acte de signer est implicite dans l'étymologie que Benveniste donne du terme « signature » qui recoupe la notion du « soi » et des « siens ». Voir le commentaire de B. Fraenkel, *La Signature, op. cit.*, p. 197.

met aussi de le justifier, de l'inclure dans une série logique, de le soustraire à l'arbitraire de la violence.

Ce travail d'exégèse et de construction collective du sens s'est enrayé à l'époque où Salvatore Riina a dirigé Cosa nostra. Son avènement, au cours des années 1980, coïncide avec deux transformations qu'il convient de penser ensemble : une mutation du régime de la parole et une modification des mises à mort. D'un côté, la rumeur s'impose comme modalité privilégiée de circulation des informations, de l'autre, la *lupara bianca*, à savoir la disparition du cadavre, s'affirme comme procédé courant du meurtre mafieux. Aux dires de plusieurs repentis, cette parole incontrôlée est la cause de nombre de meurtres « injustifiés », commis sur la base d'un « on dit » invérifié (on dit qu'un tel a volé l'argent de l'association ; on dit qu'un tel a déshonoré l'épouse d'un homme d'honneur...). Or il ne s'agit pas là de formes verbales de contre-pouvoir²⁶, mais d'une stratégie de pouvoir visant à semer la zizanie entre les familles mafieuses. Brouillant les pistes, rayant la victime et rendant ainsi illisible le message déposé sur son cadavre, la *lupara bianca* participe, à mon sens, de cette même stratégie. N'étant plus soumise à des mécanismes internes de contrôle, la violence mafieuse déferle²⁷, le mécontentement aussi, qui provoque tant de défections au sein de Cosa nostra. C'est dans cette conjoncture historique de crise qu'il faut replacer la prise de pouvoir et le passage à l'écriture de Bernardo Provenzano.

15 janvier 1993 : Cosa nostra est décapitée par l'arrestation de Salvatore Riina. Bernardo Provenzano, de la même « famille » des Corleonesi, se prépare à prendre la succession. Il vit en contumace depuis 1963. Ses besoins de communiquer sont décuplés par son isolement. Or, comment transmettre ses volontés, obtenir des renseignements, donner des ordres alors qu'on vit loin du commerce des hommes ? Autrement dit, comment concilier la nécessité de communication et l'impératif du secret ?

Les lettres dactylographiées qu'il envoie depuis ses cachettes lui permettent de résoudre cette contradiction inhérente à l'exercice du

26. Sur le rapport entre rumeur et autorité, voir Jean-Noël Kapferer, « Rumeurs et secret », in André Petitat (dir.), *Secret et lien social*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 157-169.

27. On compte plus de mille homicides entre 1978 et 1983, époque correspondant à ce qu'on appelle la « seconde guerre mafieuse ».

pouvoir en clandestinité. Les méthodes employées par Riina, violentes et coûteuses en termes de consensus interne et externe à Cosa nostra, sont remplacées par de nouveaux instruments de gouvernance, dispendieux en temps, mais économiques en moyens, prisés pour leur discrétion et appelées *pizzini* (littéralement « petits bouts de papier ») pour leur taille, réduits en boule pour pouvoir circuler plus aisément, de main en main.

La mise en place progressive d'un réseau de correspondants mafieux vise à parer au risque d'éclatement qui guette Cosa nostra au début des années 1990. Pour que cette société secrète puisse perdurer, il faut resserrer les liens entre ces « hommes d'honneur » apeurés, dispersés, perdus dans l'échiquier mouvant des alliances, rendus méfiants par une longue guerre intestine. Les messagers de Provenzano, répartis sur toute l'île, portent alors sa parole au plus loin, assurent sa diffusion et son rayonnement à travers un système de relais sans faille²⁸. Les *pizzini* relaient l'autorité du chef, l'infiltrant de manière capillaire, l'intensifient au moment où le tissu de Cosa nostra, sapé par les trahisons et rongé par la perte de consensus, est en train de se dissoudre. Enserré dans le quadrillage strict du réseau postal installé par Bernardo Provenzano en Sicile, chaque chef local contrôle une parcelle de territoire et en rend compte au chef suprême de l'organisation : il faut estimer la valeur de la *messa a posto*, la « mise en règle », à savoir déterminer la taxe que chaque entreprise doit payer à la mafia ; il faut se prononcer sur des contentieux locaux, en établissant ce qui revient exactement à l'un ou à l'autre des contradicteurs... tout cela se fait désormais par *pizzini* interposés. Pourtant, ces tâches ne sont pas nouvelles au sein de Cosa nostra. Qu'est-ce qui justifie alors cette « prise de l'écriture²⁹ » par un groupe qui avait eu jusque-là un rapport d'extrême défiance vis-à-vis de l'écrit ?

« La correspondance, remarque Jean Hébrard à propos de l'usage populaire de la lettre dans la France du XIX^e siècle, per-

28. Sur les Postes royales comme instrument du pouvoir central dont les relais établis dans toutes les provinces du royaume devaient permettre de porter partout les ordres du Prince, voir Danièle Pouban, « Affaires et passions. Des lettres parisiennes au milieu du XIX^e siècle », in Roger Chartier (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 393-394.

29. J'emprunte cette formule à D. Fabre, « Seize terrains d'écriture », art. cité, p. 6.

met en effet d'éviter les affrontements directs, de policer les rapports de dépendance, d'introduire les signes extérieurs d'une civilité rudimentaire dans les conflits potentiels, peut-être même de remettre le droit de son côté³⁰. » Est-ce à dire que l'appropriation de l'écrit participe d'un projet de « civilisation des mœurs³¹ » ? Certes, l'habitude de Provenzano de recopier et d'archiver chaque *pizzino*, autant ceux qu'il envoyait que ceux qu'il recevait, répond à la nécessité, propre à toute administration, de garder une trace écrite des affaires. Il n'empêche que cet usage préventif de l'écriture comme instrument apte à neutraliser la rumeur et à composer les conflits permet d'éviter de recourir à la violence, dès lors réservée à sanctionner l'irréparable. L'écriture surgit à l'heure où la violence de Cosa nostra s'estompe³², affirmant un nouveau principe de l'agir mafieux : avant de verser du sang, mieux vaut faire couler de l'encre...

Le rapport d'équivalence entre ces deux liquides s'est inversé par rapport au rite d'initiation et aux pratiques meurtrières d'antan. D'après les sources policières et judiciaires, corroborées par les révélations de plusieurs repentis, l'année 1993 marque, non seulement une inversion dans la stratégie de la violence, mais aussi une réduction drastique des rituels d'initiation traditionnels. Le « pacte » scellé avec la Vierge (ou le diable) lors du rite d'initiation mafieux a-t-il été remplacé par le *pizzino*, « contrat » envoyé à une puissance qui, comme on le verra par la suite, pose son autorité comme transcendante³³ ?

30. Jean Hébrard, « La lettre représentée. Les pratiques épistolaires populaires dans les récits de vie ouvriers et paysans », in R. Chartier (dir.), *La Correspondance*, op. cit., p. 297.

31. Norbert Élias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973. Le rapport entre ce processus historique et l'écriture est établi par D. FABRE, « Seize terrains d'écriture », art. cité, p. 17.

32. Ces processus d'euphémisation de la violence par l'écriture sont bien attestés dans l'univers catholique : J.-P. Albert (*Le Sang et le Ciel*, op. cit., p. 399-400) a souligné comment les exercices d'écriture des saintes mystiques viennent remplacer leurs pratiques pénitentielles sanglantes.

33. Sur la communication écrite avec les divinités du panthéon catholique comme « contrat », voir Marlène Albert Llorca, « Le courrier du ciel », in Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*. Paris, Éd. POL/BPI, 1993, p. 199. Notons qu'en sicilien, on appelle aussi *pizzini* les messages écrits adressés à la divinité, particulièrement à la patronne de Palerme, une sainte ermite : Deborah Puccio-Den, « Sainte Rosalie de Palerme, entre politique et religieux », *Études corses*, 62/2006, p. 145-160.

Les procureurs chargés des enquêtes pour la capture de Bernardo Provenzano soutiennent que les correspondants du chef de la mafia sicilienne peuvent se considérer, du seul fait d'entretenir cette correspondance, comme des éléments « organiques » de l'association mafieuse. Cosa nostra, cette « chose secrète », comme l'a définie le repenté Antonino Calderone, n'est plus « l'organisation de tous ceux qui ont prêté serment³⁴ », mais le réseau clandestin dessiné par les *pizzini*. Ces écrits dont la circulation a remplacé le pacte de sang instituant les mafieux en « frères » sont-ils « cette substance partagée qui leur permettrait de se constituer comme des parents³⁵ ? ». De la communion de meurtres à la communauté d'écrits, nous sommes passés d'un contrat fondateur d'une fraternité au moins formellement égalitaire, à des lettres qui, une fois archivées, donnent au chef la faculté de revenir sur chaque affaire, d'effectuer des opérations de comparaison, de mesure, de comptage et de différenciation. Le *pizzino*, ce minuscule papier qui s'insinue partout, atteint tout un chacun, garde trace de toute transaction, est la matérialisation de l'« infiniment petit du pouvoir politique³⁶ » : un pouvoir de type « disciplinaire » qui permet de garder secret le lieu à partir duquel il est émis. Secret ontologique : comme l'œil de Dieu, Provenzano n'est nulle part, il est partout.

Lorsque l'interdit cède la place à l'injonction d'écriture, cette dernière a pour effet d'opérer une reconfiguration des relations entre hommes d'honneur dont les positions respectives se redéfinissent

34. Pino Arlacchi, *Gli uomini del disonore*, op. cit., p. 26, 58.

35. Adeline Herrou, « Quand les moines taoïstes “se mettent en texte” », in B. Bapandier, G. Charuty (dir.), *Du corps au texte*, op. cit., p. 43. L'auteur développe cette hypothèse à propos de la circulation de textes religieux dans les communautés de « frères » taoïstes. La mise en commun d'écrits crée des liens de sang. Cela est confirmé par la formule « consanguinité du texte » employée par les habitants d'une ville espagnole ayant réécrit collectivement une pièce de théâtre religieux pour resserrer leurs liens après la guerre civile : Deborah Puccio-Den, *Les Théâtres de « Maures et Chrétiens »*. *Conflits politiques et dispositifs de réconciliation*, (Espagne, Sicile. XVII^e-XXI^e siècle), Turnhout, Brepols [Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Religieuses], 2009, p. 48-52.

36. Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1995, p. 215. Sur l'écriture comme instrument du « pouvoir disciplinaire » : Michel Foucault, *Le Pouvoir psychiatrique, cours au Collège de France, 1973-1974*, édités par Jacques Lagrange aux Éditions du Seuil/Gallimard, 2003, p. 50-53. La leçon où ce rapport est établi a fait l'objet du séminaire de Philippe Arthières : « Michel Foucault au travail », EHESS, Paris, 23 nov. 2010.

par rapport à leur rang dans l'échange épistolaire³⁷. Ce que ne vont pas tarder à comprendre les experts qui déchiffrent les lettres du chef en contumace, c'est que derrière le « code Provenzano³⁸ » se cache un code social.

LE « CODE PROVENZANO »

Si la découverte progressive des lettres de Provenzano a été scandée par le rythme des arrestations – car le *pizzino*, tel un papier d'identité, se porte sur soi –, leur déchiffrage a avancé au gré des collaborations avec la justice. Procureurs, experts et repentis se sont attachés à élucider non seulement le contenu des *pizzini*, mais aussi leurs techniques de dissimulation, leurs modes de circulation et leurs manipulations par les récipiendaires. Ce qui a émergé derrière la trame étroite des messages, c'est un système social étagé, hiérarchique, discriminant, où le secret exerce une action de cloisonnement et de catégorisation³⁹.

Après le rite d'initiation, les hommes d'honneur étaient tenus au secret; lorsqu'ils entrent dans le réseau épistolaire établi par Bernardo Provenzano, ils sont tenus dans le secret. La loi du silence ne fonctionne plus uniquement comme une frontière protectrice vers l'extérieur; elle érige ses barrières à l'intérieur même de l'association. Auparavant, la cérémonie initiatique était le lieu de transmission d'un ensemble de connaissances sur la société secrète, ses règles, l'identité de ses membres. La correspondance de Provenzano est, elle, le point de réfraction d'un savoir parcellisé, tronqué, défaillant.

Pris dans ce système, les chefs de Cosa nostra ne communiquent plus entre eux, mais sont tous rattachés verticalement à un unique

37. Sur la redistribution des hiérarchies produite par l'irruption de l'écriture dans des sociétés à tradition orale, voir Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

38. Cf. Salvo Palazzolo, Michele Prestipino, *Il codice Provenzano*, Rome-Bari, Editori Laterza, 2007. Le second des deux auteurs est le procureur qui a mené les enquêtes conduisant à l'arrestation de B. Provenzano.

39. Sur la fonction de catégorisation du secret en URSS : Anna Krasteva, « Dit et non-dit : lequel dissimule davantage ? », in A. Petitat (dir.), *Secret et lien social*, op. cit., p. 93-103.

principe centralisateur d'autorité⁴⁰. Ces hommes d'honneur qui, autrefois, se connaissaient et se reconnaissaient entre eux, sont maintenant rendus à l'anonymat, réduits à des signes numériques dont seul leur chef – qui s'est réservé le numéro 1 – connaît le chiffre secret. Ces chiffres attribués par Bernardo Provenzano, tels les nouveaux noms assignés aux néophytes dans maintes sociétés initiatiques, sont les armoiries de l'association. Ces marqueurs identitaires, apposés comme des sceaux sur la partie visible du *pizzino*, sont la condition même de l'insertion de l'associé dans ce circuit clandestin, et de sa participation au grand jeu de Cosa nostra. Y adhérer signifie non seulement avoir accès à des informations, à des marchés, à des secrets, mais aussi partager un langage : la langue du chef. Le « code Provenzano » est aussi une rhétorique partagée, une langue fédératrice, la koinè de la mafia sicilienne. Que les correspondants de Bernardo Provenzano empruntent dans leurs missives les formules de Provenzano, ses tournures de phrases, et jusqu'à ses fautes de grammaire et ses mots estropiés, ses *sgrammaticature* (« maladresses grammaticales ») comme on les appelle, est un autre indice du tournant totalitaire pris par l'association mafieuse.

Pourtant, rien ne laisse présager, à la lecture de ces mots si humbles, si doux, si conciliants, la violence des rapports de force qu'ils instaurent. L'assujettissement au chef est si insidieux qu'il émerge, sous la forme d'un vœu, de ceux-là même qui y sont soumis : hommes d'honneur dociles et enfantins qui ne peuvent entreprendre la moindre action sans demander conseil. Provenzano alors leur rétorque : « Pourquoi passer à travers Moi ? Moi je ne suis pas intéressé à ce que les choses passent à travers moi. Si elles doivent ou elles veulent passer à travers moi ? Comme toi, je suis né pour servir ». Ou alors, dans un autre échange de la même teneur : « Moi, avec le bon vouloir de Dieu, je veux être votre serviteur. Donnez-moi des ordres et, si possible, essayons d'avancer dans le calme et la discrétion. »

La discrétion est le masque de l'autorité mafieuse. Il est vrai que le mafieux « ne doit pas afficher sa force, son pouvoir, qu'il doit au contraire dissimuler avec une attitude humble, mais un peu trop

40. Ainsi, le fonctionnement du réseau de correspondance établi par B. Provenzano reproduit les principes du « Panoptique », dispositif architectural conçu par Jeremy Bentham et assumé par M. Foucault comme modèle de la « société disciplinaire » : M. Foucault, *Surveiller et punir, op. cit.*, p. 196-229.

humble pour être vraiment telle, avec un langage modeste, mais exaspéré à un tel point qu'on ne peut pas le prendre à la lettre et que, au contraire, de ce fait, il renverse son sens⁴¹ ». Elle est aussi la principale qualité des *pizzini*, moteurs souterrains de l'action mafieuse. Il faut alors que la parole vienne relayer l'écrit.

L'obscurité de ces textes se dissipe dès qu'on en fait une lecture à voix haute. Les écoutes policières confirment que les réunions des membres de Cosa nostra, depuis que Bernardo Provenzano préside cette organisation, sont des séances où les lettres du chef absent font l'objet de lectures collectives. C'est ainsi que démarrent ces assemblées : « On s'assoit et on lit ces *pizzini* pour évaluer⁴². » C'est à travers ce premier déchiffrage, précédant celui de la police, que les *pizzini* s'éclairent en s'inscrivant dans un univers de références partagées. C'est par ces pratiques discursives que les relations de pouvoir posées par écrit s'activent. Les conditions de réception de ces textes ont une conséquence sur leur statut. Les *pizzini* sortent du secret – échappant à leur scripteur et aux usages qu'il leur avait destinés – et deviennent un ensemble d'informations sur les affaires en cours, mobilisables comme arguments d'autorité à faire valoir dans le cadre des relations internes à la mafia sicilienne.

Provenzano a inauguré une modalité inédite d'exercice du pouvoir par l'écriture à laquelle ses successeurs vont tenter de se conformer. Ainsi, après son arrestation, Salvatore Lo Piccolo, un des chefs susceptibles de lui succéder, recopiait les formules les plus caractéristiques des *pizzini*, comme si elles pouvaient assurer le succès de sa candidature. Tout comme Bernardo Provenzano soulignait dans la Bible « certaines phrases à effet à recopier ou à réécrire afin d'impressionner ou de rendre plus puissants ou charismatiques ses propres écrits⁴³ ».

41. Luigi M. Lombardi-Satriani, « Sulla cultura mafiosa e gli immediati dintorni », in *Quaderni Calabresi : Le ragioni della mafia*, Milan, Jaca Book, 1983, p. 70.

42. Certaines de ces réunions ont été enregistrées par la police grâce à l'installation de microphones dans les lieux de rencontre des mafieux. Ma citation est tirée du mandat d'arrêt n° 2754/05, rédigé par le Ministère Public de la Division Antimafia de Palerme (G. Pignatone, M. Prestipino Giarritta, D. Gozzo, M. De Lucia, A. Di Matteo, R. Buzzolani), en juin 2006.

43. Expertise policière sur la Bible trouvée dans la cachette de Provenzano, citée par A. Dino, *La mafia devota*, *op. cit.*, p. 128.

LES CONVERSIONS DE L'ÉCRITURE

À l'intérieur de la Bible usée, soulignée, annotée que la police a retrouvée dans la chaumière où se cachait Provenzano, un *pizzino* est adressé au seul Être qui lui donne des ordres :

Où que je me trouve dans le monde, à n'importe quelle Heure, je dois communiquer avec T... Avec des mots, Opinions, faits écrits. Demander à Dieu une suggestion, un guide, son existence afin que, avec son vouloir Puisse parvenir un Ordre et que je puisse l'exécuter pour lui, pour le Bien⁴⁴.

Cette bribe de correspondance avec le Ciel pose le problème de la « religion des mafieux » : comment interpréter leurs professions de foi, leurs actes pieux, les objets culturels dont ils s'entourent ? On les considère comme les signes « extérieurs » d'une croyance de façade⁴⁵. Comment expliquer alors que ces signes accompagnent les hommes d'honneur jusque dans le secret de leurs cachettes ? S'il est difficile de répondre à ces questions, on peut au moins essayer de comprendre les liens que ces objets, ces gestes et ces mots entretiennent avec les autres aspects de la vie du chef de la mafia sicilienne : la justification du meurtre, la fabrique de l'autorité, la pratique de l'écriture.

L'*incipit* des lettres de Provenzano est toujours le même : « Très cher, j'espère que cette lettre vous trouve, tous, en excellente santé. Comme pour l'instant, grâce à Dieu, je peux dire pour moi. » La formule de clôture est, elle aussi, invariable : « Que Dieu vous bénisse et vous protège ! » La constance de ces énonciations permet d'identifier le scripteur de cette correspondance secrète, tenant lieu de signature. Leur fixité sert aussi à garantir la « sacralité des énoncés de pouvoir » au sein d'un langage qui est typique des régimes totalitaires⁴⁶. Ces formules rituelles constituent donc, pourrait-on dire, les « conditions cérémonielles de performativité⁴⁷ » des *pizzini*. À travers elles, ces petits bouts de papier, écrits à la machine comme des lettres administratives, assument une solennité liturgique. Hybri-

44. *Ibid.*

45. La littérature sur ce thème est immense. Actuellement, l'ouvrage de référence dans le domaine scientifique reste celui d'A. Dino, *La mafia devota, op. cit.*, qui définit le rapport du mafieux avec la religion comme une « morale de l'extériorité » (p. 67).

46. D. Fabre, « Seize terrains d'écriture », art. cité, p. 39.

47. G. Charuty, « Les scènes du texte », art. cité, p. 34.

dant sacralité et familiarité, ces missives renvoient au modèle qui a joué un rôle essentiel de légitimation de l'acte épistolaire dans l'univers catholique : les épîtres de Paul – et nous avons maintenant la certitude que Provenzano, lecteur assidu, presque compulsif de la Bible, avait en tête ces écrits. Mêmes procédés rhétoriques pour établir la communication sur un plan asymétrique, même « formules d'humilité institutionnelle » pour les compenser, même fonction jurisprudentielle déléguée aux lettres⁴⁸. Textes à l'appui d'une liturgie mafieuse, les *pizzini* font jurisprudence lors de ces réunions où l'on procède à la lecture et à l'exégèse collective de cette parole qui vient du chef de Cosa nostra comme de la bouche du Christ.

Encadré par des formules religieuses, le corps du texte laisse apparaître plusieurs emprunts au langage du droit, autre modèle d'authentification de l'autorité du chef de Cosa nostra : « Cherche toujours la vérité avant de te prononcer, et souviens-toi qu'il ne suffit pas d'une seule preuve pour résoudre une question. Pour être sûr d'une réponse, il faut apporter trois preuves, avec honnêteté et cohérence ». Mais encore : « Nous devons patienter pour écouter l'autre partie. Après quoi, nous saurons quoi faire. » Cette imprégnation des procédures judiciaires est due, sans doute, à la confrontation permanente, tout au long d'une vie scandée de procès, du criminel et de l'univers pénal. Mais cette position de tiers, que Provenzano revendique comme étant la sienne et qui est l'un des ressorts de l'écriture épistolaire⁴⁹, il l'occupe aussi par ses renvois répétés à la « justice » comme principe inspirateur de son existence. De l'initiation à l'écriture mafieuse, c'est la même instance qui est invoquée pour justifier ses crimes comme émanation de la volonté divine. Nino Fasullo, père rédemptoriste engagé dans une révision critique de l'attitude de l'Église vis-à-vis du phénomène mafieux, ne s'en offusque pas : le soubassement de la religion des mafieux est « une théologie fondée sur l'assomption du point de vue de Dieu » et, dit-il, « un homme peut en tuer un autre parce qu'il considère que, à sa place, Dieu ferait la même chose ». De fait, poursuit-il :

Le résultat de la théologie qui confère au mafieux le droit de tuer, n'est pas tant de baisser Dieu au niveau du mafieux, mais d'élever le mafieux au niveau de Dieu. Le mafieux est une divinité sur terre [...].

48. Alain Boureau, « La norme épistolaire, une invention médiévale », in R. Chartier (dir.), *La Correspondance, op. cit.*, p. 131-137.

49. *Ibid.*, p. 147.

Il entretient d'excellents rapports avec Dieu. Plus encore, il est son interprète incontestable et l'exécuteur scrupuleux de sa volonté⁵⁰.

Les écoutes policières des conversations entre hommes d'honneur font état de la vénération de ces derniers à l'égard de Matteo Messina Denaro (surnommé *lu siccu*), considéré comme le chef actuel de Cosa nostra : « Nous devons adorer *lu siccu* », « Le Bien vient de *lu siccu* » ou « J'aimerais le voir, ne serait-ce qu'un instant⁵¹ ». Certains surnoms attribués à des chefs mafieux – le *Pape* pour Michele Greco, *U Signuri* (« le Seigneur ») pour Antonino Mangano, *Madre Natura* (« Mère Nature ») pour Giuseppe Graviano... – suggèrent la même sacralisation.

L'écriture, en l'occurrence celle des *pizzini*, est partie intégrante de ce mouvement d'ascension. Tout d'abord, par la perspective « panoptique » qu'elle donne : tout comme Dieu, Bernardo Provenzano est omnipuissant parce qu'il est omniscient ; d'autant plus puissant qu'il est invisible. Ensuite, parce qu'elle participe d'un projet spirituel plus vaste⁵² dont témoigne la retraite d'un chef qui, tel un ascète, se nourrit d'herbes amères, s'habille modestement, s'abrite dans des huttes de pasteur, et vit loin du monde, en secret. Enfin, parce qu'elle est un gage de cette « justesse » des calculs⁵³ qui est le fondement de la justice humaine et divine. À travers elle, Provenzano s'identifie au Dieu de la théologie de la réparation, qui « proportionne rigoureusement ses châtements au volume des péchés », qui « tient ses registres, il pèse, il calcule⁵⁴ ». Les mots du père rédemptoriste le confirment : « Le droit mafieux de tuer est une partie intégrante d'une culture géométrique de l'ordre, de la dette et du devoir, de la précision et de la sanction, du solde et du bilan⁵⁵. » Est-ce en vertu de cet exercice que le chef de Cosa nostra a été surnommé *u ragiunieri*, « l'expert-comptable » ? C'est dire si les régimes d'action ont changé depuis le temps où, compagnon

50. Nino Fasullo, « Una religione mafiosa », *Segno*, 179/1996, p. 43-44.

51. A. Dino, *La mafia devota*, *op. cit.*, p. 73.

52. Sur le rapport entre écriture et expiation, pour le cas des saintes mystiques : J.-P. Albert, *Le Sang et le Ciel*, *op. cit.* : voir notamment le chap. IX.

53. Cf. le sous-chapitre : « Tenir les comptes, c'est écrire », in Delphine Gardey, *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, 2008, p. 224-227, et la suite du même chapitre.

54. J.-P. Albert, *Le Sang et le Ciel*, *op. cit.*, p. 379-380.

55. N. Fasullo, « Una religione mafiosa », art. cité, p. 44.

d'armes de Toto Riina, dit *la bestia*, « la bête », il avait comme surnom *u tratturi*, « le tracteur ». Dans cette conversion, d'un pouvoir exercé par une violence machinale qui écrase tout sur son passage à une autorité qui s'impose en *catimini*, par de minuscules gestes de comptage, de contrôle et de mesure, les *pizzini* y sont bien pour quelque chose.

Deborah.Puccio-Den@ehess.fr